

Le Matin

Léo Ferré en tournée

Voyage au bout du comptoir

Retranché dans sa campagne italienne, Léo Ferré, le vieux lion de la chanson française, est de plus en plus inaccessible. Avec ses deux enfants, sa compagne, ses animaux et le soleil, il bâtit à coups de silence cette tranquillité qui lui tient lieu de bonheur. Cet été, pourtant, Léo Ferré a quitté son refuge pour une tournée à travers la France. Jean-Paul Dubois a pu le suivre trois jours, de Pau à Montpellier. Nostalgie, nostalgie...

CA pue. Décidément, les dessous des hôtels de luxe ne sont pas très nets. Dans le parking, la CX noire se faufile entre les rames de néons. Sur ses genoux, Léo tient les partitions du *Sacre du printemps*. On dirait qu'il porte un enfant. Marie, sa femme, conduit. Plutôt mal. Derrière, les gamins regardent, fanée, la gueule de leur père sur les affiches de la ville. Il y a Mathieu qui a de grands yeux et Cécile, rousse jusqu'au bout des cils. Près du vide-poche où pend une bouteille de scotch, Richard, celui du « dernier verre pour la route », le complice de ces longues nuits solitaires passées au bout du comptoir, guette les panneaux sur les avenues de Montpellier.

« Ça fait deux fois qu'on passe là devant, on tourne en rond, Marie. » Moi je m'en fous. Je me sens bien dans cette bagnole. La gauche peut bien se diviser en quatre et Chirac se casser l'autre jambe. Près de Léo, on acquiert très vite le sens du relatif.

Minuit. Le spectacle est maintenant terminé. Tout s'est bien passé. Mais « ça va pas, ça va pas du tout dans ma tête ! J'ai peur qu'il y ait de la merde à Toulouse ». C'est Léo qui parle. Sur la table de cette brasserie de nuit, ça sent maintenant la nostalgie. Maurice, le copain d'enfance de Léo, vient d'arriver. Trois jeunes filles s'avancent : « Vous savez que vous êtes très beau de près, monsieur Ferré ? » Léo rougit. « Ça me rappelle une histoire, enchaîne-t-il. Un jour,

j'étais dans ma loge. Je vois la porte s'ouvrir toute grande. Une nana entre. Elle sort son sein de sa chemise, le tend vers moi et me dit : "Alors tu signes, Léo ?" J'ai signé et elle est partie. » Léo mange très peu. Ce soir, une soupe. *That's all.* « Vous savez, toutes ces choses-là me gênent beaucoup. Ce soir, quand une gamine est montée sur scène pour me demander de passer la nuit avec moi, je ne savais pas où me mettre. »

Joseph et Marie

Montpellier. C'est ici que Léo et Maurice ont fait leur service militaire. Souvenirs de chambrée : « Un soir, raconte Maurice, on buvait un demi bien tranquillement. Tout d'un coup, Léo s'est levé et m'a crié : je vais au bordel ! » « Faites chier les mecs ! coupe Richard. La vie c'est pas hier, c'est demain matin. » Léo se marre. On est entre mecs. Marie est restée à l'hôtel avec les gamins. A 3 heures du matin on discute encore. Le taulier nous met carrément à la porte. L'hôtel est encore loin. Sous la nuit chaude, Léo me raconte ses premières caresses avec la musique : « A quatre ans, je dirigeais en douce des orchestres imaginaires. Mon père était très rigoriste et considérait cela comme un péché. D'ailleurs il s'appelait Joseph et ma mère Marie... Et puis un jour que j'étais pensionnaire, à Pordighera, ma mère est venue me voir et m'a emmené boire une tasse dans une chocolaterie. Je revois encore tout très bien. A côté de moi, il y avait un poste de radio. Tout d'un coup j'entends "pom, pom, pom - pom, pom, pom" et je me fous à chialer. Ma mère me demande pourquoi et je lui réponds : parce que tu vas t'en aller tout à l'heure. Elle pouvait bien partir. Tout m'était égal, mais comment lui expliquer que si je pleurais c'était à cause de Ludwig, le sourdine ? » Léo n'a pas sommeil. Moi non plus.

Les conneries pleuvent

Toulouse. « Vous avez bien rigolé hier soir, me dit Marie. J'étais pas là. Ce soir, ce ne sera pas pareil, tout le monde au lit à 1 heure. » Léo la regarde avec l'air d'un petit garçon pris la main dans le pot de confiture. Rideau. Ils sont près de quatre mille dans cette halle aux grains. Cette nuit, il y a des fauves dans la fosse. Les conneries pleuvent. La vulgarité dégouline. Léo lutte. Léo s'en va. Une mousse au chocolat pour lui, une salade pour moi. « A Lille, un soir, dans le noir, on m'a lancé trois tire-fond de rail. J'ai arrêté de chanter et j'ai dit : si t'as un flingue, tu peux t'en servir tranquille, moi j'y vois rien. » Une conne l'interrompt : « Mais vous êtes assuré, non ? »

— Non, madame, on ne s'assure pas contre la mort. »

Encore une qui gardera un bon souvenir du vieux... Les légendes ont la vie dure. On raconte ainsi que Ferré trimballe la suffisance et l'agressivité d'un lion déplumé et amer. Rien n'est plus faux. Parfois, bien sûr, ça pète. Aujourd'hui, ce sont des journalistes qui le pousseront à bout avec des questions à la mode d'un Chancel de sous-préfecture : « Alors

Léo, n'est-ce pas trop difficile de vivre avec Ferré ? » Ça barde dans la voiture. « Ces cons, ils sont vides. Cent fois par jour, j'entends ces conneries. Quand on n'a rien à dire, on ferme sa gueule. » Sa crinière blanche s'enflamme. Ce mec est vraiment beau. Les gamines de Montpellier avaient raison. J'ai jamais vu un type habité par autant de vie, d'énergie et d'amour. Avec ses soixante-trois ans, il donne envie de vieillir. « Vous savez, c'est la barbe, me dit-il, je ne dors pas la nuit. Alors, quand je suis seul, comme ça, je pense aux gens d'ailleurs, aux présences qui flottent. Je pense à la mort aussi, sans sympathie, sans antipathie. Je voudrais être spectateur de ma propre mort. Vous savez, l'abstrait, c'est toujours une fuite. » « Tu veux un cassoulet ? demande Marie.

— Merde ! », répond Ferré. Les pieds joints, les mains croisées, Léo est lancé. Rien ne peut plus l'arrêter. Des mots, un dégueulis de paroles pour vomir sa tristesse, sa peine, exorciser sa peur, ses angoisses, une conversation qui s'articule comme un long poème d'amour et de haine. C'est le Ferré des disques, celui d'« Il n'y a plus rien », de « la Mémoire et la Mer », celui de « l'Espoir », celui de « Je te donne ». Le vieux se donne à moi. Pour pas un rond. Marie surveille. Et Léo ? Il vit très bien avec Ferré, merci. Il faut toujours rassurer les journalistes.

Ça respire les paras

Pau. Je me suis endormi, j'arrive en retard au concert. Ce soir, tout s'est bien passé. Deux heures quarante de récital, sans entracte, seul, sous l'aile noire du piano. Maurice, Marie, Léo et moi. Je fais presque partie de la famille. On mange dans la chambre de l'hôtel. On se vouvoie cependant : « Vous savez, des journalistes, j'en rencontre beaucoup, me dit Léo. Certains me tutoient d'entrée, et parfois c'est laid, vraiment ça pue. » Il grignote un bout de saumon et tache le dé-
van. Marie a horreur des taches.

« Merde, tu m'engueules comme si j'étais Mathieu », coupe Léo. Ce soir, il a envie de se raconter entre quatre yeux. Moi aussi. « Vous savez à quel âge j'ai eu ma première voiture ? J'avais trente-huit ans et j'ai acheté une Viva sport d'occase qui avait le pont pété cinq fois. Aujourd'hui, on parle beaucoup de ma Rolls. C'est amusant parce que je n'en ai jamais eu. Merde ! Autrefois c'était peut-être possible, ces bagnoles, mais en 1979, non, ça veut dire trop de choses. » Les gros mots, chez Ferré, ça devient des virgules. Il y en a dans toutes les phrases. C'est comme ça qu'on devrait apprendre la ponctuation aux enfants. Léo aime la langue dans ce qu'elle a d'existant, de vivant. « Vous savez, j'ai horreur qu'on abîme le français, me dit-il. Des fois, on demande un truc à un type et il vous répond : "Affirmatif !" Qu'est-ce que c'est vilain ! Ça respire les paras ! »

Ferré est un grand classique. Comme sa musique, comme Ludwig, le sourdine, son copain. Seulement, lui, pour sortir, il habilite tout ça d'un jean et d'un blouson. Marie a sommeil. « Demain, tout le monde debout à 10 heures. » Léo ronchonne. Il n'a pas sommeil. Maurice lui sauve la mise. « Un jour, je vais acheter un litre de vin à Lyon, raconte-t-il. Et l'épicier me demande : "Voulez-vous que je vous le plie ?" Tu te vois en train de plier un litre de pinard, toi ? » N'importe quoi pour ne pas se coucher. Pour rester encore ensemble. J'ai l'impression de quitter une na-



Léo Ferré : « L'abstrait, c'est toujours une fuite. »

na à qui je n'aurais pas tout dit. Du Lelouch. Alors, je parle. Marie va à la salle de bains, c'est rapé. Léo fait un petit mot pour mes gosses. « On se reverra, c'est sûr. » Cent fois déjà il a dû dire ça. Je deviens ja-

loux. Ses yeux qui clignent. Maurice et moi dans le couloir. Chambre 284, la porte qui pousse un petit bout de nostalgie. *Muss es sein ? Es muss sein.* (Cela doit-il être ? Cela est...) **Jean-Paul Dubois**

LE JEU DU DICTIONNAIRE

Solution de la page 22

Famille de plantes
à laquelle appartient le marronnier d'Inde

MERCREDI

présenté par la
FONDATION PHILIP MORRIS
pour le cinéma

MOU MOU CAROLE LAURE

CLAUDE BRASSEUR
DAVID BERNEY

Au revoir...
à lundi



Maurice Dugowson

Maurice Dugowson, Jacques Dugowson

avec Roger Fournier

Lewis Furey, Jean Daniel Mercier

MERCREDI

Michel Piccoli

SERGE LASKY JEAN MONTE présentent
UN FILM
DE
Pierre Barouh

Léa Massari

LE DIVORCEMENT



avec Eveline DRESS - Catherine LALYENS - Ann LUNNBERG - Christine MURIELLO
Adaptation et Dialogues : PIERRE BAROUH et MARC CADJOT. D'après le roman de MARC CADJOT. Image : Yves LAJAYE
Son : Bernard ORTIOS - Directeur de Production : ARMAND BARBAULT - Producteur Associé : JEAN-CLAUDE PLEURY
Une Coproduction LES FILMS DE L'ALMA et SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PRODUCTION G